

émotion ? T'en coûte-t-il de t'éloigner de nous ? Mais il faut que tu t'y habitues. L'oiseau ne doit pas toujours rester dans le nid qui l'a vu naître et sous l'aile de sa mère : il faut qu'il prenne son vol, quand il est élevé. Te voilà grand, tu dois songer à devenir homme. Parle : est-ce ce motif-là qui est cause de ton silence ?

—Oui, d'abord, et puis encore autre chose.

Ces derniers mots furent prononcés avec un accent d'hésitation qui décelait la contrainte qu'il éprouvait à mettre au jour un secret qu'il voulait, mais qu'il ne pouvait plus tenir caché.

—Comment, autre chose ? reprit son père, que la curiosité pressait de soulever le voile qui couvrait ce mystère ; explique-toi sans crainte, Tu sais que nous avons toujours cherché à t'éloigner de toi tout ce qui pouvait te faire de la peine : fais-nous ta confiance ; ta franchise tu ne l'ignores pas ; a toujours été bien accueillie par moi.

—Je le sais, mon père, dit Athanase, à qui cet aveu coûtait à faire, malgré toute l'assurance que lui donnait son père pour le mettre à sa son aise, et j'ai tout lieu d'espérer de votre bonté que vous m'accorderiez l'objet de ma demande.

—Parle, mon ami, lui répondit sa mère, prenant à son tour la parole ; nous ne pouvons rien te refuser.

—Eh bien ! répliqua vivement Athanase, enhardi par la réponse approbative de ses parents, j'ai un pensionnaire à qui je me suis obligé de faire une rente quotidienne.

—Que veux-tu dire, mon ami ? un pensionnaire !... une rente quotidienne que tu es obligé de faire !... — L'étonnement fut général.

—Oui, répliqua Athanase, et le mot de l'énigme, le voici : Chacun de vous a remarqué à la porte du collège un malheureux aveugle qui n'a plus d'autre ressource que la compassion des passans. L'intérêt que m'a inspiré son sort a fait sur moi une profonde impression. Je n'ai pu résister à la voix de mon cœur, qui me disait de contribuer au soulagement de son infortune, en lui faisant le sacrifice de la somme que je recevais de vous pour mes menus plaisirs. J'ai su, par les entretiens que j'ai eus avec lui, que des malheurs éprouvés dans le commerce, chagrins, et une maladie occasionnée par la perte de sa fortune, l'avaient réduit à ce triste état. Mais tout cela, m'a-t-il dit cent fois, ne serait rien, si je pouvais voir. La seule perte véritable, poignante, irréparable que l'on puisse faire, c'est celle de la vue ; car, si je voyais, je ne serais pas réduit à attendre l'aumône du passant, je travaillerais ; le travail honore, et l'aumône humilie. Enfin il m'a raconté ses peines avec tant d'émotion, que je l'ai adopté pour mon protégé.

—Cher enfant, s'écrièrent alors son père et sa mère, dont l'émotion était à son comble, va, sois sans crainte, nous ne te blâmons pas ; bien au contraire, nous remercions le ciel de ton bon cœur ?

—Quel bonheur pour moi, dit à son tour Athanase, rayonnant d'espérance et de joie, de voir que vous accueillez si bien l'action que j'ai faite ! Je ne crains plus maintenant que vous me refusiez, tout le tems que dureront mes études, la rente que je faisais au pauvre vieillard.

—Ta conduite est trop louable, mon ami, pour que nous ne souscrivions pas à tes desirs, et pour te le prouver, ajouta son père, nous prenons devant toi et en présence de nos amis l'engagement de doubler la rente quotidienne de ton pensionnaire.

Athanase se jeta au cou de ses parents, émus jusqu'aux larmes de la joie qu'ils ressentient de posséder un enfant qui réunissait, si jeune, d'aussi nobles qualités.

Athanase partit donc et déclara à Paris, tranquille sur le sort de son protégé, et y termina ses études avec le même succès qu'il les avait commencées à Marseille.

M. de Beaupré avait depuis long-tems destiné son fils au barreau. Il était persuadé qu'il se distinguerait dans cette carrière. Néanmoins, avant de lui faire part de ses intentions, il voulut le consulter sur sa vocation.

—Athanase, dit-il à son fils, il s'agit maintenant de te prononcer sur le choix d'un état. Quel est ton goût ?

—Mon père, j'embrasse la carrière de la médecine, répondit Athanase sans la moindre hésitation.

Mon fils, répliqua le père, surpris de cette réponse inattendue, il s'agit ici d'une affaire sérieuse, de la plus haute importance, il y va de ton avenir ; as-tu bien réfléchi avant de prononcer ?

—Mes réflexions datent de loin, mon père, et ma vocation est bien d'accord avec mes goûts.

—Tes goûts sont loin d'être d'accord avec les miens.

—Comment, mon père...

—Parce que je te destinais au barreau. Je voulais que la noble profession d'avocat se perpétuât dans notre famille.

—Mais, mon père, je n'ai personne à défendre, et j'ai à guérir un

ami ! et une foule d'autres.

—Lors tu persistes à vouloir être médecin et à refuser la profession que j'ai désiré te voir embrasser ?

—Mon père, je suis désolé de contrarier vos goûts ; mais je ne sais quel instinct irrésistible me pousse à embrasser la carrière que j'ai choisie. Il me semble que c'est le ciel qui m'a inspiré cette idée, et je ne puis croire qu'il regarde jamais le refus que je vous fais comme une désobéissance. Le motif qui me fait prendre cette détermination à quelque chose de si noble ! rendre la vue à un aveugle que j'avais commencé ?

—Je comprends, mon fils ; Dieu t'entende et bénisse ton projet.

—Merci, mon père, dit Athanase ; je serai médecin, et mon pauvre aveugle, avec l'aide de Dieu, verra un jour de ses propres yeux l'ancien écolier du collège de Marseille !

Chaque année, Athanase venait passer les vacances chez son père ; chaque année aussi, il allait rendre au vieil aveugle, auquel M. de Beaupré faisait régulièrement porter, à la fin de chaque mois, le montant de rente journalière que lui faisait son fils.

La cinquième année venait de s'écouler : Athanase de Beaupré avait passé tous ses examens avec honneur ; il revint à Marseille avec diplôme de docteur.

Après les premières joies du retour, ces premiers mots furent ceux-ci :

—Ma mère, l'aveugle, mon vieil ami, vit encore, n'est-ce pas ; Oh ! c'est que, vois-tu, je veux le guérir, je veux lui rendre la vue.

Mme. de Beaupré resta d'abord quelques instans sans répondre, car elle craignait de chagriner son enfant par la nouvelle qu'elle avait à lui apprendre.

Depuis six mois à peu près, l'aveugle avait disparu. Qu'était-il devenu ? Tout le monde l'ignorait. M. de Beaupré avait fait des informations, mais il n'avait pu percer le mystère qui enveloppait le sort du vieillard.

Ces détails jetèrent le jeune docteur dans la désolation. Que faire ? que penser ? Le malheureux aura fermé les yeux sans avoir pu revoir la lumière et lui dire adieu !

Un mois à peine s'était écoulé, et toute la ville de Marseille se plaisait à faire l'éloge des talens du docteur de Beaupré. Un matin, arrive à sa porte une voiture ; on venait le prier de se rendre à quatre lieues de la ville, pour une opération chez un monsieur fort riche, retiré des affaires, et qui habitait le plus beau château des environs. C'était le frère du propriétaire qui réclamait ses soins. Il était aveugle.

Chemin faisant, Athanase s'informe du malade, de son frère. Jugez de sa surprise : il apprend que M. Dubosc, chez qui demeurait l'aveugle, était un négociant récemment arrivé de l'Amérique, où il avait fait une immense fortune pendant un séjour de vingt années ; que ce monsieur avait un frère dont il n'avait point eu de nouvelles depuis son départ ; qu'à force de recherches, il était parvenu à le retrouver, mais aveugle et dans un état complet de misère ; qu'alors M. Dubosc l'avait recueilli chez lui pour lui faire partager sa prospérité, et qu'il était décidé à ne reculer devant aucun sacrifice pour essayer de lui faire recouvrer la vue.

—C'est bien lui, se disait le docteur, oh ! c'est bien lui ! et c'est moi qui dois achever de le rendre heureux.

En effet, c'était le pauvre aveugle du collège.

Cependant, le moment critique est arrivé. A la vue du vieillard qu'il reconnaît, une vive émotion s'empare d'Athanase. La crainte et l'espérance l'agitent tour à tour. Le succès va-t-il couronner ses efforts ! Il réfléchit... puis bientôt toute hésitation cesse. Sa main s'arme avec assurance de l'instrument qui doit, dans quelques minutes, faire deux heureux. Une première tentative ne donne aucun résultat. Alors son cœur vient en aide à sa main... il se remet à l'œuvre... Une faible lueur d'espoir jaillit des yeux de l'aveugle et se réfléchit dans ceux de l'opérateur. Toutes les personnes de la maison sont là, immobiles, inquiètes et n'osant respirer... Enfin le docteur fait signe d'intercepter la clarté du jour... Un cri s'échappe :

—Je vois !...

Un concert d'acclamations s'élève autour du docteur occupé à faire l'application d'un bandeau sur les yeux du patient qui ne sait comment exprimer sa reconnaissance à son bienfaiteur. Le docteur lui prescrit le repos dont il a besoin et se retire en lui disant que demain il viendra le revoir. Chacun se presse sur ses pas et manque d'expressions pour vanter son habileté et le remercier.

On conçoit sans peine combien il dut en coûter à Athanase de ne pouvoir se faire connaître sur-le-champ à celui qui lui devait tout : la vue, l'existence !...

Enfin ce jour arrive. Le docteur ne sait comment contenir sa